
Elke Winter, Max Weber et les relations ethniques : du refus du biologisme racial à l'État multinational, suivi de Le Débat sur "race et société" au premier Congrès de la Société allemande de sociologie (1910)

Montréal, Les Presses de l'Université Laval, 2004, XVIII + 214 pages

Régis Meyran

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2044>

DOI : 10.4000/lhomme.2044

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 492-493

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Régis Meyran, « Elke Winter, *Max Weber et les relations ethniques : du refus du biologisme racial à l'État multinational*, suivi de *Le Débat sur "race et société" au premier Congrès de la Société allemande de sociologie (1910)* », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 30 novembre 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2044> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2044>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Elke Winter, *Max Weber et les relations ethniques : du refus du biologisme racial à l'État multinational*, suivi de *Le Débat sur "race et société"* au premier Congrès de la Société allemande de sociologie (1910)

Montréal, Les Presses de l'Université Laval, 2004, XVIII + 214 pages

Régis Meyran

RÉFÉRENCE

Elke Winter, *Max Weber et les relations ethniques : du refus du biologisme racial à l'État multinational*, suivi de *Le Débat sur "race et société"* au premier Congrès de la Société allemande de sociologie (1910). Préf. de Philippe Fritsch. Trad. de l'allemand par Vanessa Wilkening et Elke Winter. Montréal, Les Presses de l'Université Laval, 2004, XVIII + 214 p., bibl.

- 1 L'ŒUVRE DE MAX WEBER, foisonnante, n'a été, comme on le sait, que très partiellement traduite en français. C'est pourquoi l'ouvrage d'Elke Winter est le bienvenu, car il comporte en deuxième partie la traduction d'un débat au premier congrès de la Société allemande de sociologie, tenu à Francfort en 1910, opposant notamment Weber à l'eugéniste Alfred Ploetz. L'ouvrage vise, si l'on en croit l'auteur, à redonner sens à ce débat, par rapport au trajet intellectuel de Weber et dans le contexte scientifique allemand. Plus précisément, Elke Winter se demande quelles étaient les conceptions de Weber en matière de race, d'ethnie ou de nationalité : fut-il un partisan antiraciste d'une théorie sociologique de la race, comme l'affirment certains ? Ou, au contraire, fit-

il fausse route en campant des stéréotypes racistes ? Le débat, évidemment, est d'importance : il s'agit de savoir dans quelle mesure l'un des principaux penseurs des sciences sociales du xx^e siècle a – ou non – participé à l'invention d'un racisme allemand, dont on sait où il mena le pays. L'auteur répond clairement, en analysant cinq textes qui se frottent de près à ces questions : elle montre que Weber passe progressivement d'une conception biologique de la race à une conception sociologique. Ainsi, dans sa conférence de 1895 sur « L'État national et la politique économique », encore imprégné d'un certain « langage commun » (p. 38), il affirme, en s'inspirant d'une enquête sur les ouvriers agricoles en Allemagne à laquelle il a collaboré, que les paysans polonais immigrés en Allemagne sont « racialement inférieurs » à leurs homologues teutons. Il y évoque le « bas niveau de vie physique et intellectuel » des Polonais, qu'il suppose être « donné en viatique » soit par la « nature », soit par l'histoire – mais il hésite à se prononcer pour une seule de ces causes (pp. 41-42). Voilà ce que pense Max Weber en début de carrière (encore que certains y voient, tel Michael Pollak, cité p. 38, l'utilisation volontaire de stéréotypes pour se faire accepter par le milieu universitaire, à un moment crucial de sa carrière).

- 2 Or, peu à peu, il s'oriente vers l'idée que les différences entre les peuples sont essentiellement culturelles et qu'elles sont le produit de l'histoire. En 1896, dans sa conférence sur le « déclin de la civilisation romaine », le savant refuse l'idée que la civilisation romaine se serait effondrée à cause d'une « élimination biologique » (p. 43) de ses meilleurs éléments lors des guerres. Il explique plutôt ce déclin par des causes internes et sociales : l'arrêt des guerres a mis en péril une économie surtout fondée sur l'esclavage. Il semble, à partir de ce moment, que pour lui tout fait « racial » trouve ses origines dans des faits sociaux. Dans le face-à-face avec Ploetz au congrès de 1910, il réfute l'idée d'une « pureté de la race », qu'il considère comme un mythe et comme étant à « caractère mystique ». Par ailleurs, dans le premier tome d'*Économie et société*, il réfute également l'idée que les rapports entre Noirs et Blancs aux États-Unis d'Amérique relèveraient d'« instincts innés », et affirme que ceux-ci sont plutôt « inculqués par l'éducation » (p. 45). Enfin, une recherche sur les différences de performance professionnelle des ouvriers industriels (1908) lui permet de conclure qu'on ne peut pas associer scientifiquement certaines « qualités de base » à tel ou tel groupe social (p. 47) ; il précise qu'on ne peut pas en déduire si un groupe est « par nature » plus performant qu'un autre. Pour finir, Weber ne cherche pas à nier l'impact des facteurs innés, mais « il doute de la possibilité de les distinguer des facteurs sociaux » (*ibid.*).
- 3 Si l'on excepte quelques problèmes de traduction (et les coquilles), ce texte fournit une analyse fort claire des idées de Weber, mais la remise en contexte est plus problématique. Tout d'abord, le fait d'associer à plusieurs reprises, notamment dans l'introduction, l'hygiène raciale allemande et la sociobiologie contemporaine n'aide en rien à la compréhension historique du problème posé. Mais surtout, l'auteur ne distingue jamais entre eugénisme et racisme, or ce distinguo est nécessaire, particulièrement dans le cas de l'Allemagne de Weimar, où des scientifiques pouvaient être eugénistes sans être racistes, et vice-versa, comme l'a fort bien expliqué Benoît Massin¹. Autre critique : l'auteur ne donne pas les définitions de la race et du racisme chez les scientifiques de l'époque. Du coup, l'étude perd un peu de son intérêt : par exemple, on lit que personne, au congrès de 1910, ne semble remettre en question le bien-fondé de l'hygiène raciale défendue par Ploetz, à part Max Weber qui fustige les

théories nordistes. Mais quand l'auteur affirme que « la discussion manque de profondeur et de vigueur scientifique » (p. 50), ne passe-t-elle pas à côté du problème, qui aurait été de comprendre pourquoi personne ne s'émeut ? Toujours selon Benoît Massin, « les sciences biomédicales étaient majoritairement humanistes chrétiennes ou libérales dans les années 1830-1880 ; elles ne le sont plus dans les années 1920-1930 ». Et il en fut de même dans la nébuleuse naissante des sciences humaines, si l'on en croit un ouvrage récent, qui présente la « psychologie des peuples » berlinoise des années 1850 comme une discipline universaliste et humaniste². C'est bien cette transition qu'il faut tenter de comprendre. Max Weber ne serait-il pas, de ce point de vue, l'un des derniers héritiers de la psychologie des peuples ? Voilà le type de questions qu'on aurait souhaité voir abordées.

- 4 Toutefois, le mérite d'Elke Winter est de mettre clairement au jour le projet sociologique de Weber. Elle précise (p. 153) que, si l'attitude du savant fut complexe et changeante sur les questions de race, sa contribution se situe ailleurs, dans « un plaidoyer pour une sociologie autonome », où la priorité était aux explications sociales, et où les « hypothèses invérifiables » du racisme étaient laissées de côté.

NOTES

1. . Cf. Benoît Massin, « Préface aux deux volumes », in Paul Weindling, *L'Hygiène de la race*, 1 : *Hygiène raciale et eugénisme médical en Allemagne, 1870-1933*, Paris, La Découverte, 1998 : 5-66 [éd. orig. : Cambridge University Press, 1989].

2. . Cf. Céline Trautmann-Waller, ed., *Quand Berlin pensait les peuples : anthropologie, ethnologie et psychologie (1850-1890)*, Paris, CNRS Éd., 2004.